

Lardux Films, France Télévisions et Pays des Miroirs
présentent

EDOUARD MON POTE DE DROITE

Episode 3 : Aux manettes

un film de Laurent CIBIEN

Sur une idée originale de Laurent Cibiens et Barbara Levendangeur



france.tv

LARDUX FILMS Special Films for Special people





Après **EDOUARD, MON POTE DE DROITE, Episode 1 : le Havre** en 2014
et **EDOUARD, MON POTE DE DROITE, Episode 2 : Primaire** en 2017,
découvrez **EDOUARD, MON POTE DE DROITE, Episode 3 : Aux manettes**
la suite de la série de Laurent Cibien, tournée à Matignon de 2017 à 2020



Un film en deux parties :
1 x 83 min (2017-2019) et 1 x 96 min (2019-2020)

Diffusion sur **France 5** le 4 Juillet à 20h50

Le Film Annonce : <https://vimeo.com/547912247>

Lien Episode 1 :
<https://vimeo.com/ondemand/edouardmonpotededroite>

Lien Episode 2 :
<https://vimeo.com/ondemand/edouardmonpotededroite2>

france.tv



Le film

Durant les trois années où il exerce la fonction de Premier ministre d'Emmanuel Macron, de mai 2017 à juillet 2020, Edouard Philippe raconte au réalisateur Laurent Cibien, son « pote de gauche » rencontré au lycée il y a bientôt 30 ans, sa vie « aux manettes » de Matignon.

Ce troisième épisode de la série « Edouard, mon pote de droite » est construit à partir de conversations régulières dans son bureau, d'une liberté de ton permise par l'amitié entre les deux hommes. Nourri de situations observées au plus près et des événements inattendus qui surgissent dans l'actualité, ce film est le récit sur une très longue période de la fabrication d'une carrière politique, celle d'Edouard Philippe, et une analyse de la fabrique du pouvoir dans la France contemporaine.



Résumé

Durant les trois années où il exerce la fonction de Premier ministre d'Emmanuel Macron, de mai 2017 à juillet 2020, Edouard Philippe raconte au réalisateur Laurent Cibien, son « pote de gauche » rencontré au lycée il y a bientôt 30 ans, sa vie « aux manettes » de Matignon.

Après les 6 premiers mois consacrés à l'apprentissage des possibilités et des limites de la fonction, vient le temps des décisions spectaculaires, comme l'arrêt du projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes ou la limitation de la vitesse à 80 km/h sur les routes nationales. De plus en plus à l'aise, Edouard gagne en confiance. Mais à l'automne 2018, les ennuis s'accumulent : le populaire ministre de l'environnement, Nicolas Hulot, démissionne avec fracas, et surtout une révolte populaire, les Gilets Jaunes, fait vaciller le pouvoir, l'obligeant à reculer.

En maniant la carotte des dépenses budgétaires et le bâton de la répression policière, le gouvernement reprend la situation en main, la majorité présidentielle sauve les meubles aux élections européennes de mai 2019 - et Edouard reste à Matignon.

Conforté, il s'attaque à un gros morceau : une réforme des retraites très impopulaire, tout en se préparant à faire campagne pour être réélu maire du Havre. Jusqu'à ce qu'un événement inouï survienne : la pandémie de Covid 19 submerge la planète.

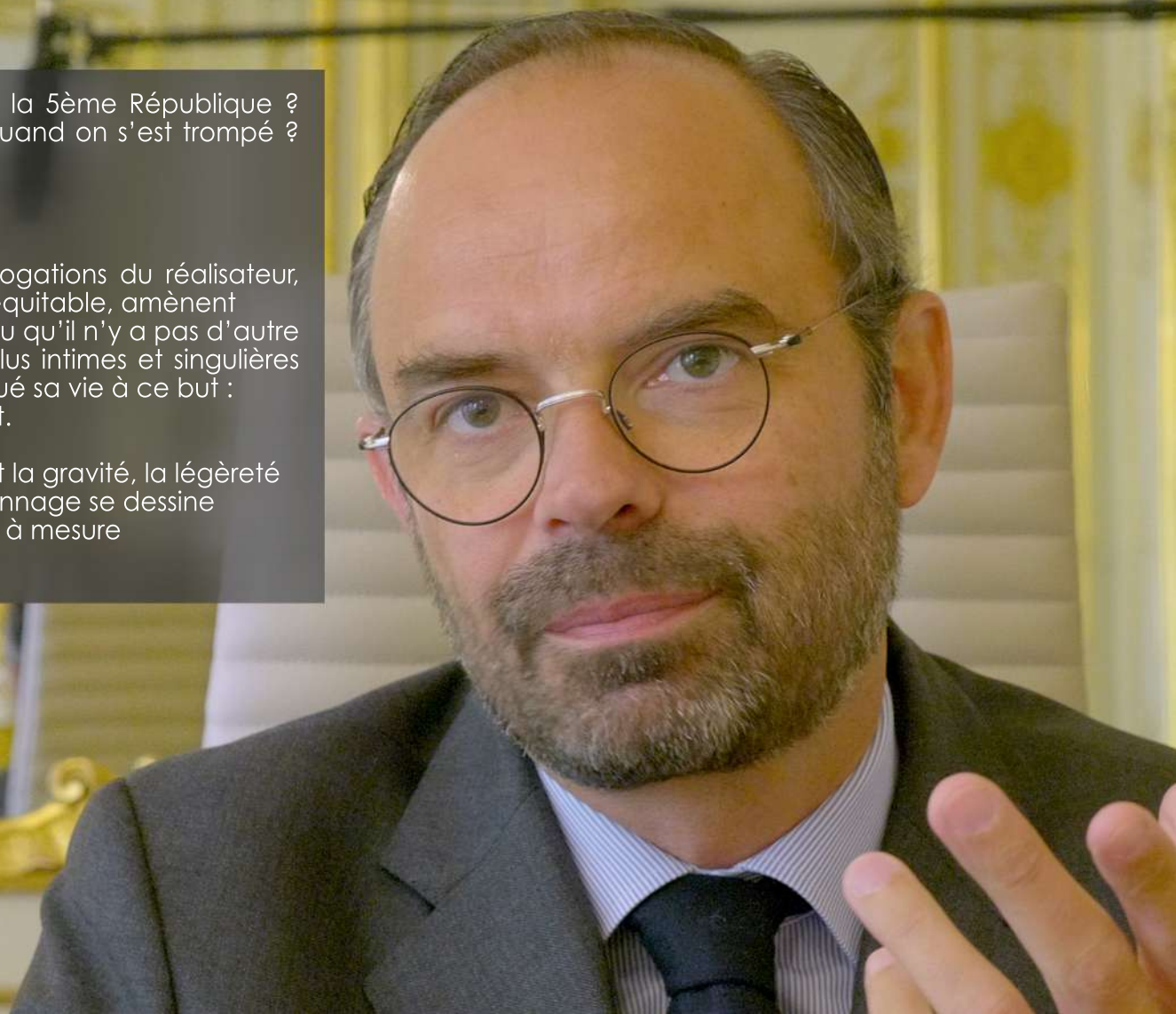


Note du réalisateur

Qu'est-ce-que c'est que diriger un gouvernement de la 5ème République ?
Comment se prend une décision ? Que se passe-t-il quand on s'est trompé ?
A-t-on autant de pouvoir qu'on l'imagine ?
A-t-on le temps de réfléchir à ce qu'on fait ?
Est-ce qu'il y a de la place pour le doute ?

Plutôt que des commentaires sur l'actualité, les interrogations du réalisateur, sceptique sur la possibilité même d'un pouvoir juste et équitable, amènent le Premier ministre, libéral de droite assumé et convaincu qu'il n'y a pas d'autre organisation possible d'une société, à des réflexions plus intimes et singulières mais aussi plus universelles, celles d'un homme qui a voué sa vie à ce but : exercer des responsabilités au plus haut niveau de l'Etat.

Dans cette discussion, le ton oscille entre la familiarité et la gravité, la légèreté et le tragique. Par petites touches, le portrait d'un personnage se dessine sous toutes ses facettes - un portrait qui évolue au fur et à mesure des événements et des épreuves.



Entretien avec Laurent Cibien, Mai 2021

Est-ce qu'il a été facile de convaincre Edouard Philippe devenu Premier ministre de poursuivre l'aventure documentaire initiée il y a 17 ans, qui s'est concrétisée par un premier film à l'occasion des élections municipales de 2014 au Havre, et un deuxième avec les primaires de la droite en 2017 ?

C'est effectivement une histoire de très longue date, et il n'a donc pas été compliqué de le convaincre. Il était même déjà convaincu. Après sa nomination à Matignon, je lui avais simplement envoyé un SMS pour lui demander s'il me raconterait cette histoire un jour, et il m'avait répondu « oui ».

Nous nous sommes revus au Havre quelques semaines plus tard, fin mai 2017. Il était presque évident que nous allions continuer ce travail au très long cours, la question était : « comment ? ». Il m'a alors proposé un dispositif, un cadre ; charge à moi ensuite de m'emparer de cette contrainte pour en faire quelque chose de créatif.

Edouard Philippe était convaincu que l'exercice du pouvoir, contrairement à sa conquête, ne se filmait pas en documentaire, que seule la fiction en était capable. Mais il avait aussi l'intuition que cela pouvait se raconter. C'est la raison pour laquelle il m'a proposé de filmer des entretiens avec lui, en moyenne une fois par mois.

J'avais le choix du lieu, et j'ai décidé de privilégier son bureau. Je m'y suis tenu par souci d'unité, et parce que cet endroit - son lieu de travail finalement - me semblait particulièrement indiqué pour enregistrer les conversations que j'imaginais : des échanges certes libres, où l'on continue à se tutoyer, où le sérieux n'exclut pas la plaisanterie, où l'on passe des sujets graves à des choses plus légères, mais des échanges avec quelqu'un dont le travail était malgré tout d'être le Premier ministre de la France !



“Edouard Philippe était convaincu que l'exercice du pouvoir, contrairement à sa conquête, ne se filmait pas en documentaire, que seule la fiction en était capable.”

Vous avez donc fait le choix de la simplicité pour ces épisodes, que vous construisez à partir de ces conversations en tête-à-tête... Vous n'avez pas cédé à la tentation des « coulisses du pouvoir », qui intriguent autant qu'elles fascinent. Pourquoi ce parti pris ?

Il n'était pas possible de reproduire ce que j'avais fait pendant les élections au Havre, où je le filmais très librement en train de travailler à son bureau de maire, ou même pendant la primaire de la droite, où je pouvais le retrouver à son bureau de député. Et cela me semble plutôt normal qu'on ne puisse pas filmer comme on veut un Premier ministre en exercice.

Le pouvoir n'est pas le lieu de la transparence absolue, il y a une part de confidentialité, et c'est sans doute assez sain pour une démocratie.

J'ai donc construit mon dispositif autour de ces échanges de paroles. La régularité de mes venues à Matignon ont toutefois fait évoluer les tournages. De fil en aiguille après la première année, j'ai commencé à pouvoir sortir du cadre préétabli.

J'ai sympathisé, j'ai poussé quelques murs... Le travail du temps a créé de la confiance, et j'ai pu enregistrer des séquences d'observation, des séances de travail avec ses collaborateurs ou des ministres, je l'ai accompagné dans ses déplacements, à l'Assemblée, au Sénat, en régions, au Mali même... Mais je n'en ai pas forcément gardé grand-chose dans le film car, in fine, ce n'était pas le plus intéressant.

J'ai eu au final plus d'une centaine de jours de tournage, 34 entretiens et environ 250 heures de rushs. J'ai amassé des matières audiovisuelles très différentes, des séquences inédites, des prises de décision, etc. Mais arrivé au stade du montage, ce qui tenait le film, ce qui était le plus fort, ce sont nos conversations. Le point de départ a résisté, le cadre a été une contrainte mais aussi un élément narratif fort. La dramaturgie du film est portée par ces paroles échangées pendant trois ans, et par ce corps qui change et qui vieillit.

“ ... arrivé au stade du montage, ce qui tenait le film, ce qui était le plus fort, ce sont nos conversations. ”

“ ... trouver le point d'équilibre entre ce qui est du domaine de l'actualité et ce qui appartient au temps plus long ... ”

La dramaturgie s'est donc construite au fil de ces multiples face-à-face, mais vous vous doutiez aussi que l'actualité allait pouvoir rendre service au récit ? Il y a eu pendant ces trois ans des événements politiques, économiques, sociaux, et bien sûr sanitaires, qui ont nourri la trame narrative...

Matignon est naturellement un endroit où l'on est aux premières loges des emmerdes ! Et les événements en question (les Gilets jaunes, la réforme des retraites, la pandémie) ont particulièrement exposé le Premier ministre ; ils l'ont mis à l'épreuve.

Le virus est bien sûr un élément dramaturgie inimaginable qui nourrit le film de manière imprévisible. Mais ce qui est particulier dans ce documentaire, c'est que les spectateurs connaissent déjà l'histoire. Ils savent comment les choses se sont passées, et il faut ménager une forme de suspens dans la progression du récit, pour ne pas donner envie d'aller directement à la fin. C'est un exercice passionnant au montage.

Dans Aux manettes, je pense que la construction patiente du personnage éclaire sur les raisons qui le poussent à réagir de telle ou telle manière face aux événements. Ce n'est pas un film sur le virus, mais un portrait d'Edouard Philippe dans l'exercice de ses fonctions à Matignon, dans lequel le virus ne constitue finalement qu'un élément du contexte.

L'intérêt de ce travail a consisté aussi à trouver le point d'équilibre entre ce qui est du domaine de l'actualité (un Premier ministre y réagit constamment) et ce qui appartient au temps plus long, tout en sachant que les spectateurs verraient ce film trois ou quatre ans après le début du tournage. Si l'actualité nourrit le récit du film, on bascule dans le documentaire quand on prend le temps de dérouler les événements. Aux manettes n'est pas simplement une chronique ; l'ambition, c'est de poursuivre ce travail de portraitiste, au sens pictural du terme, avec Edouard Philippe.



On a aussi envie d'en savoir plus ce que le film ne dit pas, sur la manière dont ces conversations étaient préparées, ou non... Vous discutiez souvent avec le Premier ministre en dehors des tournages pendant les trois années durant lesquelles il a été « aux manettes » ? Et qui amorçait la conversation ?

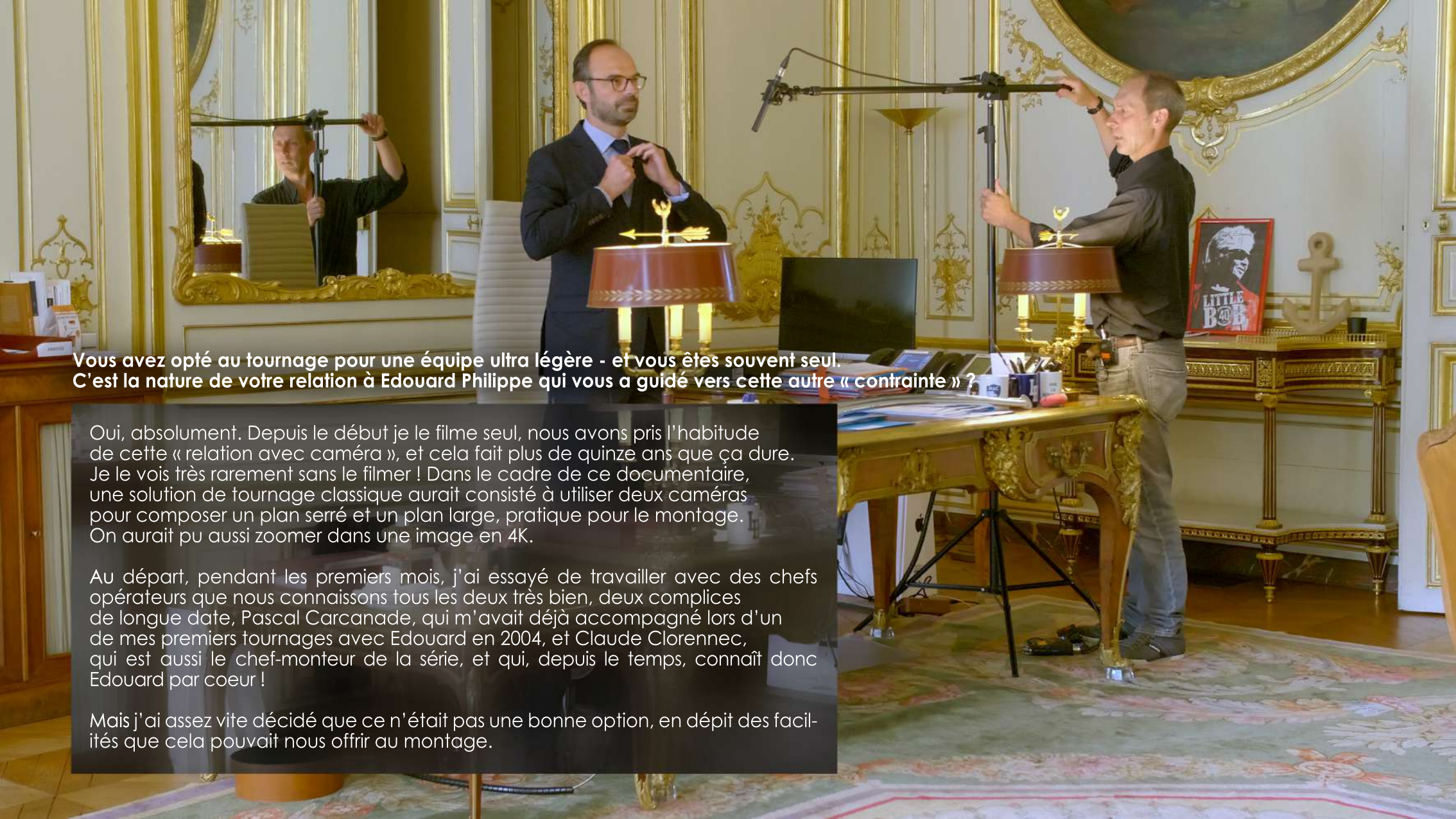
La caméra était souvent installée avant son arrivée, ou alors je l'allumais dès que je rentrais dans son bureau. Il n'y avait donc aucun échange avant les conversations filmées, et il le savait. Je laissais aussi tourner la caméra à la fin de nos discussions. J'ai eu très vite l'intuition qu'il fallait traiter chacune de ces rencontres comme une séquence, et non pas comme une interview qu'on pourrait découper en morceaux. A chaque tournage en somme, il devait y avoir un début, un milieu et une fin, avec une énergie propre à la conversation.

En général, j'avais en tête une petite trame de sujets que j'avais envie d'aborder, mais je ne suis ni journaliste, ni éditorialiste, et encore moins le représentant des Français devant le Premier ministre. Je n'en ai ni la compétence, ni l'envie. Endosser cette responsabilité ne m'intéressait pas, pour tout dire.

Je ne représente donc que moi-même, et je pose des questions qui m'importent personnellement, sur des sujets qui me touchent : les violences policières, Notre-Dame des Landes, les migrants, les alternatives au système capitaliste, etc. La politique politicienne ou ses relations avec Emmanuel Macron, cela ne m'intéresse pas beaucoup.

Nous abordions de nombreux sujets pendant ces conversations qui duraient entre 30 minutes et 1 heure, et mon seul guide, c'était ma curiosité. Sur des choses très simples : c'est quoi, exercer le pouvoir ? en quoi consiste son métier ? comment prend-il ses décisions ? comment mesure-t-il si sa politique est bonne ou pas ? Et puis : voit-il encore ses amis ? est-ce qu'il dort bien ? est-ce qu'il a le temps de lire ? La base, c'est quand même deux humains qui se parlent. Et au montage, on se rend vite compte qu'on ne peut aborder que un ou deux sujets dans une conversation, pas plus.

“ ... je ne suis ni journaliste, ni éditorialiste, et encore moins le représentant des Français devant le Premier ministre. ”

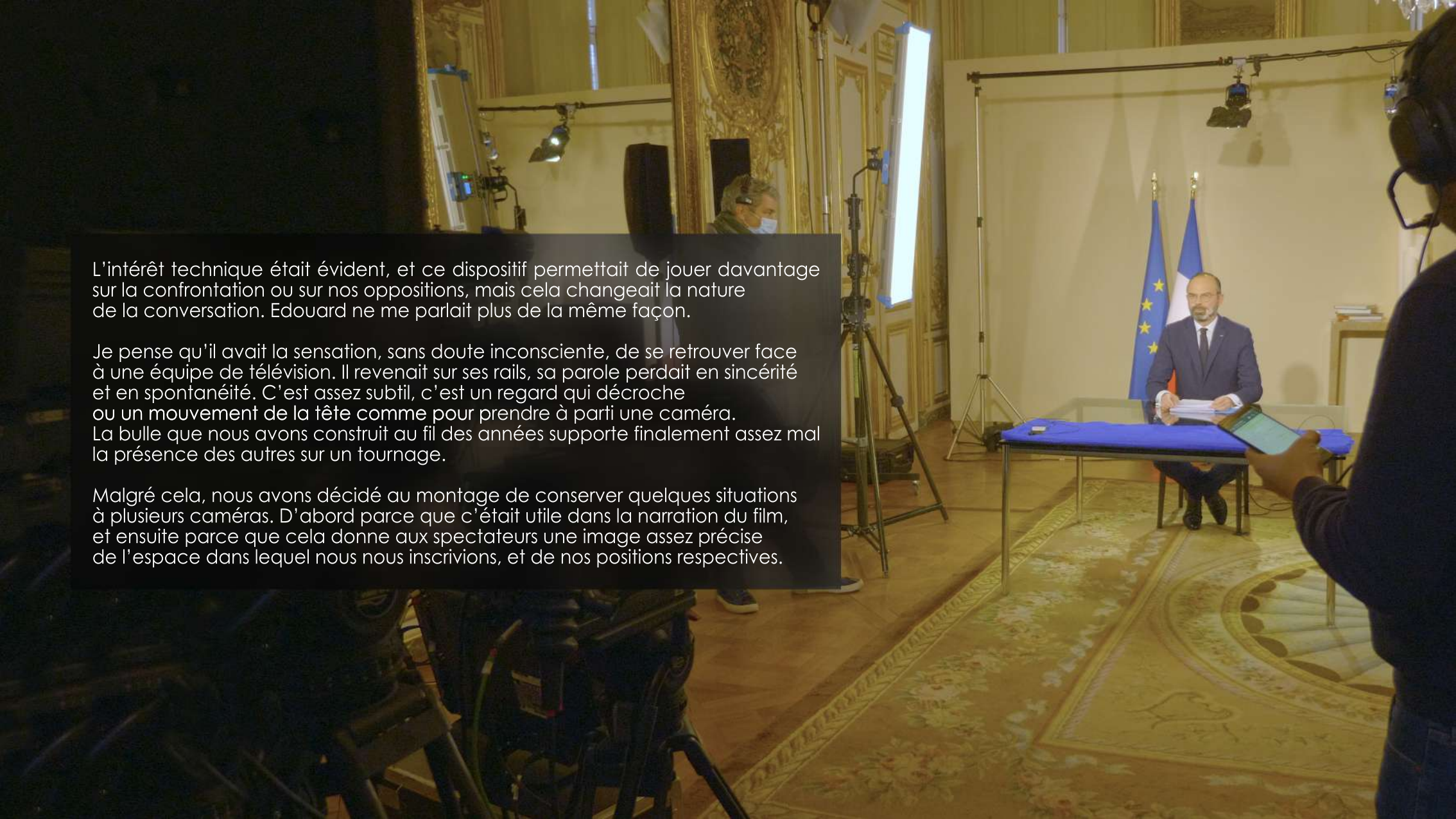
A man in a dark suit and glasses is adjusting a camera rig in a grand, ornate room. The room features a large, ornate mirror on the wall, a desk with a lamp, and a patterned rug. Another man is visible in the background, also working on the camera rig. The scene is lit with warm, golden light.

Vous avez opté au tournage pour une équipe ultra légère - et vous êtes souvent seul. C'est la nature de votre relation à Edouard Philippe qui vous a guidé vers cette autre « contrainte » ?

Oui, absolument. Depuis le début je le filme seul, nous avons pris l'habitude de cette « relation avec caméra », et cela fait plus de quinze ans que ça dure. Je le vois très rarement sans le filmer ! Dans le cadre de ce documentaire, une solution de tournage classique aurait consisté à utiliser deux caméras pour composer un plan serré et un plan large, pratique pour le montage. On aurait pu aussi zoomer dans une image en 4K.

Au départ, pendant les premiers mois, j'ai essayé de travailler avec des chefs opérateurs que nous connaissons tous les deux très bien, deux complices de longue date, Pascal Carcanade, qui m'avait déjà accompagné lors d'un de mes premiers tournages avec Edouard en 2004, et Claude Clorennec, qui est aussi le chef-monteur de la série, et qui, depuis le temps, connaît donc Edouard par coeur !

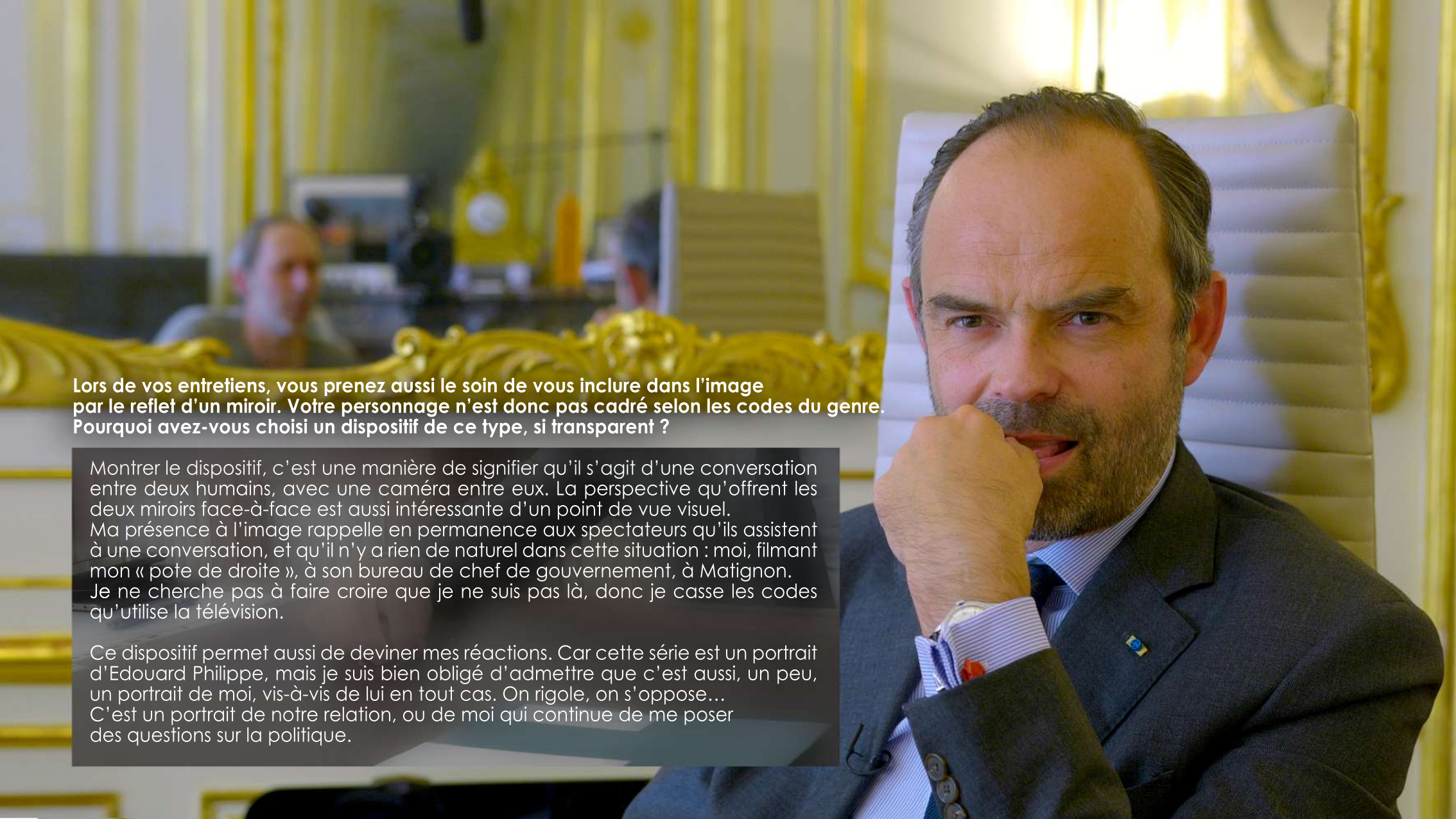
Mais j'ai assez vite décidé que ce n'était pas une bonne option, en dépit des facilités que cela pouvait nous offrir au montage.



L'intérêt technique était évident, et ce dispositif permettait de jouer davantage sur la confrontation ou sur nos oppositions, mais cela changeait la nature de la conversation. Edouard ne me parlait plus de la même façon.

Je pense qu'il avait la sensation, sans doute inconsciente, de se retrouver face à une équipe de télévision. Il revenait sur ses rails, sa parole perdait en sincérité et en spontanéité. C'est assez subtil, c'est un regard qui décroche ou un mouvement de la tête comme pour prendre à parti une caméra. La bulle que nous avons construit au fil des années supporte finalement assez mal la présence des autres sur un tournage.

Malgré cela, nous avons décidé au montage de conserver quelques situations à plusieurs caméras. D'abord parce que c'était utile dans la narration du film, et ensuite parce que cela donne aux spectateurs une image assez précise de l'espace dans lequel nous nous inscrivions, et de nos positions respectives.



Lors de vos entretiens, vous prenez aussi le soin de vous inclure dans l'image par le reflet d'un miroir. Votre personnage n'est donc pas cadré selon les codes du genre. Pourquoi avez-vous choisi un dispositif de ce type, si transparent ?

Montrer le dispositif, c'est une manière de signifier qu'il s'agit d'une conversation entre deux humains, avec une caméra entre eux. La perspective qu'offrent les deux miroirs face-à-face est aussi intéressante d'un point de vue visuel. Ma présence à l'image rappelle en permanence aux spectateurs qu'ils assistent à une conversation, et qu'il n'y a rien de naturel dans cette situation : moi, filmant mon « pote de droite », à son bureau de chef de gouvernement, à Matignon. Je ne cherche pas à faire croire que je ne suis pas là, donc je casse les codes qu'utilise la télévision.

Ce dispositif permet aussi de deviner mes réactions. Car cette série est un portrait d'Edouard Philippe, mais je suis bien obligé d'admettre que c'est aussi, un peu, un portrait de moi, vis-à-vis de lui en tout cas. On rigole, on s'oppose... C'est un portrait de notre relation, ou de moi qui continue de me poser des questions sur la politique.


Depuis le début de la série, votre personnage a changé de statut, et peut-être même de stature. Comment avez-vous évolué de votre côté ? Qu'est-ce que vous avez affiné, qu'est-ce que vous avez corrigé tout au long de ces films ?

J'ai l'impression que, de film en film, je maîtrise un peu mieux ma manière de filmer, et donc l'expression de mon point de vue à travers mes choix de réalisation. Je ne suis pas chef opérateur à la base, mais je comprends mieux le cadre et la technique. Quand j'ai commencé aux municipales du Havre en 2014, il y avait une part de hasard, tout n'était pas aussi pensé que cela en a l'air !

C'est aussi un travail de très longue haleine, et je comprends mieux comment Edouard fonctionne, comment il réagit, comment il bouge dans le cadre. Ce film, c'est tout de même 17 ans de repérage ! Cela me donne une liberté certaine, et beaucoup de confiance.

Mais avec du recul, je peux dire que cette aventure était complètement barge. A la fin de cet épisode, j'ai vécu comme un effondrement nerveux, peut-être comme lui quand il a quitté Matignon. Ce n'était quand même pas gagné, ce film, et c'est un peu dingue d'être allé au bout, en fait !

“ ... Ce film, c'est tout de même 17 ans de repérage ! ”



“ Nous ne sommes pas d'accord sur la vision globale, mais par moments nous nous entendons. ”

Il y a aussi la question des « manettes » du film, et on a l'impression que vous affirmez votre position à mesure que la série avance, et que les oppositions politiques entre vous et votre personnages se tendent ?

Je ne suis pas le mieux placé pour répondre à cette question, mais en plus de se tendre, l'opposition politique devient surtout plus verbalisée. C'est beaucoup moins le cas dans le premier épisode, et un peu plus dans le deuxième.

Pendant les élections au Havre, je suis plus proche d'une forme classique de cinéma direct ; je le regarde faire sans trop intervenir, je suis dans le mouvement, et j'enregistre un maximum d'images.

Dans ce huis clos à Matignon, je suis plus attentif aux éléments de décor que je veux mettre en exergue dans le film, et je suis sans doute plus calme, moins fébrile quant à la façon de poser et de rendre mon regard sur les choses. Je choisis une place, et je la tiens, d'un point de vue technique et formel.

Paradoxalement aussi, sur le fond, ne pas être d'accord avec le porte-parole d'Alain Juppé, c'était assez facile pour quelqu'un comme moi. Là, je suis en face du Premier ministre, qui reste quelque part l'un des garants de l'intérêt général. Et parfois, je suis d'accord avec lui, presque nécessairement. Nous ne sommes pas d'accord sur la vision globale, mais par moments nous nous entendons. J'ai aussi dû travailler avec cette position plus complexe.

Vous avez des destins parallèles, comme le montre le début de tous les films de cette série, mais aussi des intérêts croisés. Comment avez-vous fait pour garder la bonne distance, et pour ne pas servir la communication et les ambitions d'un homme politique ?

D'une certaine façon, ce n'est pas mon affaire. Rien ne peut me prémunir que ces films ne servent pas son image. Aux yeux de certains spectateurs, mais sans doute pas tous, il peut apparaître sympathique, à la fois sérieux et drôle. Il a quitté Matignon avec une certaine popularité, ce dont je ne suis objectivement pas responsable. Mais est-ce qu'un film comme celui-ci peut avoir un impact, et dans quel sens, sur un vote ? Je ne peux pas le savoir, et personne ne le peut.

En tant que cinéaste, je pense que, davantage que la bonne « distance », c'est la bonne « hauteur » qui est importante. Il faut rester dans son rôle, ne pas se prendre pour un éditorialiste ou pour un élu, et veiller à ce que nos yeux soient à la même hauteur. Aux manettes, ce sont deux humains qui se regardent dans les yeux ; rien de plus, rien de moins.

Il y a une autre dimension que j'ai voulu insuffler volontairement dans le film, c'est l'absence de sacré. J'ai essayé de déjouer cette image très construite de la République, ce côté transcendantal et assez monarchique de notre régime politique. Les responsables politiques adorent mettre cet aspect en avant, et en scène. Or, dans ce film, je crois qu'on peut voir le pouvoir dans sa nudité, ou dans sa banalité. On est simplement face à des hauts fonctionnaires qui font leur travail, on est loin de la figure du monarque, même républicain.

Je crois que présenter le pouvoir ainsi, de manière aussi prosaïque, c'est une manière de gauche de voir les choses.

“ ... dans ce film, je crois qu'on peut voir le pouvoir dans sa nudité, ou dans sa banalité ... ”





Comment avez-vous pensé le montage avec Claude Clorennec ? Vous parlez souvent de ces films comme des diamants à polir... Vous avez respecté scrupuleusement la chronologie, vous avez assemblé des séquences assez ramassées, assez condensées, sans que l'une ne submerge l'autre.

C'est la conséquence de notre méthode de travail, pour chaque documentaire. Nous avons la chance d'avoir un luxe fantastique, une sorte de carte blanche, y compris en termes de production, grâce à la grande relation de confiance entre l'équipe de Lardux Films et nous.

Il y avait une donnée assez particulière sur ce film : nous ne savions pas, au début, combien de temps il allait rester à Matignon, et donc combien de temps de tournage, et par voie de conséquence, de montage et de post-production, serait nécessaire. Il était impossible de raisonner comme on le fait d'habitude, en termes de « forfait ». Le deal a été simple : nous disposerions du temps dont nous aurions besoin.

C'était plus que précieux. Ça signifiait aussi que France Télévisions, le principal diffuseur, acceptait le principe de rediscuter la durée du film, et donc la hauteur de son financement, si le « mandat » d'Edouard se prolongeait. C'était un accord tacite, passé en début de production avec Emmanuel Migeot, qui suivait le projet pour France Télévisions, et il a été impeccablement respecté.

Avec Claude, nous partons de la réalité de la matière filmée, et pas d'une construction a priori sur le papier. Nous montons toutes les séquences, chacune avec un début, un milieu et une fin. Nous avons abouti ainsi à un premier ours qui faisait plus de 24 heures ! Nous avons commencé à y travailler avant la fin du tournage, pour tester ce qui fonctionnait ou pas dans le récit. Ensuite, nous procédons par élimination. Nous évacuons les répétitions, les moments un peu ennuyants, etc.

“ Le deal a été simple : nous disposerions du temps dont nous aurions besoin... ”

Vous n'accordez finalement pas une place si importante que cela à la pandémie (qu'Edouard Philippe prophétise d'ailleurs d'une manière assez incroyable), alors que ça aurait été très tentant...

La pandémie a naturellement pris sa place dans la dramaturgie. Mais pour saisir la mutation du personnage confronté à cet événement, il faut l'avoir vu évoluer avant. C'est la raison pour laquelle nous avons fait le choix de la chronique. Une approche thématique aurait été possible, mais elle aurait été très complexe. Chaque séquence a son énergie ; la lumière, les vêtements changent aussi. Et puis surtout, on voit Edouard Philippe vieillir dans le film, on voit son corps changer, et la manière dont la fonction s'imprime sur son corps en dit beaucoup. L'approche chronologique est la seule qui nous permette de percevoir ce phénomène.

Il nous a également fallu trouver un équilibre entre les temps forts et les temps plus faibles. La solution de facilité aurait été de passer très vite sur la première année car il ne se produit pas grand chose de spectaculaire. Mais il est indispensable d'en passer par là pour mieux saisir ses réactions ensuite. Cela nous permet par exemple de comprendre pourquoi il ne comprend pas les Gilets jaunes.

Le virus arrive au deuxième tiers du film, ce qui est déjà déséquilibré en termes de chronologie. Mais ce fut aussi amusant de travailler sur l'attente. On se doute que les spectateurs voudront très vite arriver au virus, mais progresser doucement en jouant sur la frustration est un exercice intéressant.

“ ... La pandémie a naturellement pris sa place dans la dramaturgie. ”



Edouard Philippe vous expliquait que l'exercice de pouvoir ne se filmait pas, ou alors en fiction. A t-il revu son jugement après avoir vu le film ?

Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'en rediscuter. Quand il a vu le film, je pense qu'il a senti l'intérêt dramaturgique du documentaire. Ce n'est pas de la fiction, pourtant on arrive à raconter des histoires qui tiennent ! La construction des récits est plus simple quand il s'agit de filmer la conquête du pouvoir : il y a un élan, des meetings, des réunions, une date d'élection, un résultat, généralement binaire... Or, il n'y a rien de spectaculaire dans l'exercice du pouvoir. C'est une succession de discussions, de maturation, des dossiers compliqués, des termes techniques ; c'est plus difficile à saisir. Mais j'ai quand même l'impression que le film permet de comprendre certains aspects de cet exercice du pouvoir, entre les lignes, peut-être dans les silences et dans les regards d'ailleurs.

Vous vous dites vous-même « sceptique sur la possibilité même d'un pouvoir juste et équitable ». Avez-vous changé d'avis ? Est-ce que le travail du film a eu un effet sur cette appréciation ?...

Je continue à être sceptique. A plusieurs reprises, on perçoit dans le film cette distance qui existe entre cet endroit, Matignon, et le reste du monde. Les bruits sont étouffés par le grand parc, les canaux de remontée et de redescente des informations me semblent assez tortueux. Je veux bien croire que cette verticalité du pouvoir est indispensable, mais je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure solution pour organiser la société et le gouvernement des Hommes. Les personnes que j'ai croisées à Matignon sont toutes très estimables, ce sont globalement des gens qui croient à ce qu'ils font, qui ont le sens de l'intérêt général, qui travaillent beaucoup, ce sont souvent des esprits intelligents et drôles... mais une organisation plus horizontale me semble toujours une meilleure option.

A plusieurs reprises dans les films, Edouard Philippe dit à la cantonade : « quelle histoire ! »... Le dernier plan de Aux manettes suggère que cette histoire n'a pas fini de s'écrire... Vous imaginez un nouvel épisode de cette série ?

Il y aura sans doute un autre épisode, quoi qu'il fasse, mais il faut aussi que j'ai envie d'avoir quelque chose à raconter. Je ferais donc la même réponse que lui dans le film...

Entretien réalisé en Mai 2021



Laurent Cibien

Laurent Cibien, né en 1970, a une formation de journaliste.

Principales oeuvres documentaires :

Edouard, mon pote de droite (épisode 1, Le Havre - 2015, épisode 2, Primaire - 2018, épisode 3, Aux manettes - 2021) Lardux Films. Pays des Miroirs, France Télévisions, LM documentaire

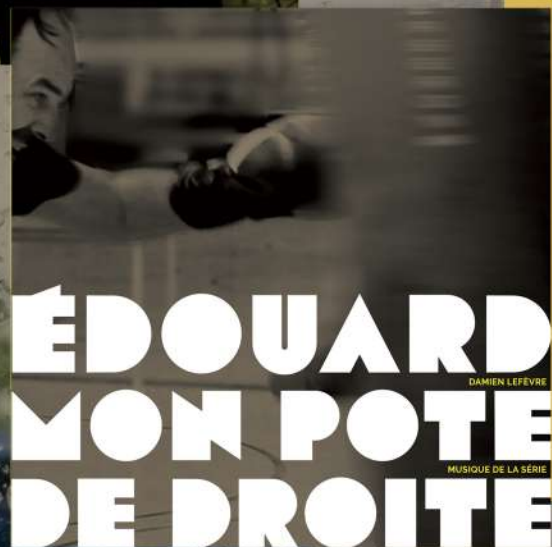
L'Iran à court d'eau, 2018, Artline Films, Arte, CM documentaire

Snow Business, 2014, Artline Films, France Télévisions, ORF, TSR, RAI, CM documentaire

Nickel en Kanaky, 2013, 52', aaa production- Zadig Productions/ France 5 – Nouvelle Calédonie 1ère, 2013, avec Anne Pitoiset, enquête, dans le nord de la Nouvelle-Calédonie, sur « l'usine de l'indépendance » (Grand Prix du Festival International du Film Océanien, Papeete, 2014, 1er Prix Terra Festival, Guadeloupe, 2014, Oceania International Film Festival, Fidji, FIGRA, Le Touquet, Escales Documentaires, La Rochelle, Festival international du film insulaire, Groix)

Monsieur M, 1968, 2011, 55', Lardux films/ INA/ ARTE La Lucarne, 2011, avec Isabelle Berteletti, une dérive cinématographique à partir d'un agenda retrouvé par hasard (Etoile de la SCAM, 2013, Prix de la création, Rencontres du Cinéma Européen, Vannes, 2013, Prix du documentaire historique, Rendez-Vous de l'Histoire, Blois, 2012, Prix de la Création, Traces de Vie, Clermont-Ferrand, 2011, Prix du meilleur film, A Nous de Voir, Oullins, 2011, sélections : Visions du Réel, Nyon, Etats Généraux, Lussas, Ecrans Documentaires, Arcueil, Image de Ville, Aix-en-Provence, Filmer le travail, Poitiers, Rencontres Internationales Science et Cinéma, Marseille)

Musique Originale de Damien Lefevre
éditée en Vinyl et Numérique



Du piano bastringue au marimba folâtre, des guitares acérées aux pizzicatos joueurs, la musique « d' Édouard » invite le saloon de Tom Waits à rejoindre, avec une impertinence légèrement moqueuse, les alarmes de Trent Reznor et les subtiles inquiétudes de Badalamenti.

DAMIEN LEFÈVRE

Bassiste et membre émérite de plusieurs groupes phare de la scène pop et rock française (Eiffel, Luke) Damien Lefèvre s'est offert quelques beaux succès public. Il a enregistré l'album de Michel Houellebecq «Présence Humaine» en compagnie de Bertrand Burgalat. Il a élaboré en douze ans pas moins de 10 albums et joué sur les plus grandes scènes. Il a ensuite multiplié les projets, sorti un album solo (Dam Barnum), composé des musiques de films et de documentaires.

Sortie digitale de la BO

2 Juillet 2021

Sortie Vinyle

1er septembre 2021

Diffusions France Télévision :

Épisodes 3 et 4 : début juillet 2021

Épisode 1 : 2015

Épisode 1 et 2 : Mai 2018

Musique de la série documentaire **ÉDOUARD MON POTE DE DROITE**

« Filmer la chose politique est un exercice difficile. Mais la «mettre en musique» est peut-être encore plus redoutable... En 2015, lorsque nous nous sommes rencontrés, avec Damien, nous attaquons le montage du 1er épisode de la série «Édouard, mon pote de droite» que j'avais tourné durant la campagne municipale au Havre. Aucun de nous ne savait alors jusqu'où cette histoire nous amènerait - à ce jour, à Matignon - mais nous avions l'intuition que dans ce dispositif finalement assez simple du film - un portrait d'un homme politique de droite par son pote de gauche, un quasi huis-clos construit sur un échange de paroles- la musique devait, d'une certaine manière, vivre sa propre vie, exister en elle-même et non comme illustration. Parfois contrepoint, parfois révélatrice, et toujours à la «bonne distance», ni excessivement moqueuse, ni naïve - cette distance «juste» qui est la question même du regard documentaire. Une musique à la fois forte, présente, et suffisamment plastique pour être, comme les images et les sons, une matière pour le travail de montage, un travail qui a tellement à voir avec la composition musicale. Grâce à son talent, Damien a fait de ces intuitions vagues, d'épisode en épisode, une œuvre singulière, sa musique est devenue comme un personnage à part entière du film, que je suis heureux de «voir» vivre ici. Et ce n'est peut-être pas fini...»

LAURENT CIBIEN

Réalisateur de la série « Édouard mon Pote de droite »

Fiche Technique

Le film est en deux parties : 83min (Chapitre 1) et 96min (Chapitre 2) et peut être présenté en une seule partie de 175min

Couleur, 16/9ème, 2021, Version Originale Française

Production : Christian Pfohl (Lardux Films) et Eric Jarno (Pays des Miroirs)

Avec la participation de France Télévisions et de Public Sénat
Avec le soutien de la Région Normandie,
du CNC, de la Procirep et de l'Angoa

Écrit par Laurent Cibien et Claude Clorennec

Réalisé par Laurent Cibien

Sur une idée originale de Laurent Cibien et Barbara Levendangeur

Images : Laurent Cibien, Claude Clorennec et Pascal Carcanade

Montage : Claude Clorennec

Musique originale : Damien Lefèvre

Montage son et Mixage : Michael Kandelmann

France Télévisions : Catherine Alvaresse, Louis Castro, Emmanuel Migeot,
Public Sénat : Hélène Risser, Elise Aicardi

Production déléguée Lardux Films : Benoit Ayraud, Marc Boyer, Isabelle Chesneau, Hernan Mazzeo, Christian Pfohl

une coproduction Lardux Films - Pays des Miroirs

france.tv



LARDUX
FILMS

Special Films for Special people



PROCIREP
ANGOA

RÉGION
NORMANDIE



Le Film Annonce :

<https://vimeo.com/547912247>

Lien Episode 1 :

<https://vimeo.com/ondemand/edouardmonpotededroite>

Lien Episode 2 :

<https://vimeo.com/ondemand/edouardmonpotededroite2>

Lien Episode 3 :

<https://vimeo.com/ondemand/edouardmonpotededroite3>

Contacts Production/Distribution

Christian Pfohl
Hernan Mazzeo
Lardux Films
01 48 59 41 88
lardux@lardux.net
www.lardux.net

Eric Jarno
Pays des Miroirs
06 83 61 41 36
eric@paysdesmiroirs.com
www.paysdesmiroirs.com

PRESSE : Contact France tv

Laurence Guillopé
Responsable de projets et d'actions de communication
laurence.guillope@francetv.fr
fixe / +33 1 56 22 75 11
mobile / +33 6 11 15 16 06